

La cavalerie en Indochine, 1945-1954

Michel Bodin

DANS **GUERRES MONDIALES ET CONFLITS CONTEMPORAINS** 2007/1 n° 225 , PAGES 63 À 79
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0984-2292

ISBN 9782130561811

DOI 10.3917/gmcc.225.0063

Date de mise en ligne : 01/12/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2007-1-page-63?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LA CAVALERIE EN INDOCHINE, 1945-1954

La Seconde Guerre mondiale transforma la cavalerie tant dans ses matériels que dans ses emplois. Pourtant, en Indochine, elle découvrit une guerre pour laquelle elle n'avait pas été préparée. Durant neuf années, l'Arme blindée et de cavalerie (ABC) y mena une campagne éprouvante et prit une place très importante dans les combats, alors qu'*a priori* tout donnait à penser qu'elle n'aurait qu'un rôle mineur du fait des difficultés du théâtre d'opérations. Arme de choc, de percée, d'exploitation et de soutien, elle fut confrontée à des conditions particulières, liées à l'ennemi et au milieu. La guerre d'Indochine, qui allie paradoxalement des formes archaïques, comme des patrouilles de cavaliers à dos d'éléphant, et des techniques modernes, démontra toute l'utilité de la cavalerie. En effet, qui aurait pu imaginer que sur un terrain aquatique, coupé d'innombrables voies d'eau, aux perspectives limitées par la végétation, elle aurait souvent une action décisive ? Comme d'ailleurs l'ensemble des TFCO, elle fut soumise à la pénurie en hommes, aux manques de matériels et, naturellement, elle fut tributaire des tactiques de l'APVN (guérilla qui s'évanouissait devant la supériorité mécanique, rapidité des actions, guerre de mouvement, opérations nocturnes...). Aussi, au gré des événements et des moyens dont elle disposait, l'ABC dut-elle s'adapter, évoluer pour acquérir l'efficacité souhaitée et répondre aux nécessités de la guerre, à tel point que certains parlent même de bricolages.

Sans méconnaître la réalité de l'apport des combattants des États associés, cet article est uniquement consacré à la cavalerie du Corps expéditionnaire français en Indochine, c'est-à-dire aux unités dites « importées ». De même, il ne se livre pas à une description exhaustive des opérations, ni à celle des matériels utilisés en Indochine¹.

1. Sur les matériels, voir H. Ivanoff, *Le 1^{er} REC en Indochine, 1947-1956*, mémoire de maîtrise, Montpellier, 1982, 189 p., annexes, et H. Tourret, « Les matériels blindés dans la guerre d'Indochine française », *La IV^e République face aux problèmes d'armement*, Paris, Addim, 1998 (648 p.), p. 331-330. On peut aussi consulter avec grand profit le numéro spécial d'*Avenir et traditions*, « Arme blindée et cavaliers en Indochine, 1945-1955 », 1998 (331 p.).

La montée en puissance

Dans les premiers plans de mise sur pied d'un corps expéditionnaire à destination de l'Extrême-Orient, on avait pensé envoyer des unités de cavalerie comme éléments de reconnaissance ou force d'appui, car l'adversaire était alors l'armée japonaise. Durant l'été 1945, le 12^e cuirassiers et le 9^e dragons reçurent ainsi un début d'entraînement dans le sud-ouest de la France. La reddition nipponne et la révolution vîet-minh firent évoluer les projets mais l'idée de disposer d'un corps d'armée doté de cavalerie fut gardée. Le général Leclerc, qui avait annoncé à ses officiers qu'il serait chargé de mettre sur pied le CEFEO, demanda que la 2^e DB organise une avant-garde des TFEO, de façon à disposer immédiatement d'hommes qu'il connaissait bien. Il chargea alors le lieutenant-colonel Massu de former une unité à partir des volontaires de la 2^e DB². Apparut ainsi une éphémère compagnie d'Extrême-Orient, issue du 4^e bataillon du RMT³. La création du GM/2^e DB fut officialisée le 1^{er} septembre 1945. Il se composait du 4^e bataillon du RMT, de la CM/501^e RCC, du 7^e escadron du 1^{er} RMSM, d'une compagnie du génie issue du 13^e génie, d'une compagnie médicale et de l'atelier de réparation n° 4. Embarqué sur le *Suffren*, le *Gloire*, le *Ville de Strasbourg* et sur le *Béarn*, il arriva en Indochine entre le 15 octobre et le 21 octobre, et constitue ainsi la première formation de cavalerie du CEFEO avec le commando blindé du Cambodge.

Il s'avère extrêmement difficile de faire le pointage exact des unités de l'ABC qui participèrent aux combats d'Extrême-Orient de 1945 à 1954, tant le commandement modifia l'organisation de ses forces. Un exemple suffit pour exprimer cette constatation : le 1^{er} escadron autonome de reconnaissance d'Extrême-Orient (après un mois d'existence) devint régiment de marche de spahis d'Extrême-Orient (avril 1947 - novembre 1947) avant de se transformer, jusqu'à la fin de la guerre, en 2^e RSM. Des formations, parfois sous des appellations différentes, furent présentes du début des hostilités jusqu'aux cessez-le-feu comme le 1^{er} RCC ou le 5^e RC arrivés en février 1946 ; d'autres eurent une vie plus courte comme les unités de la 2^e DB (CM/501^e RCC, 7^e escadron du RMSM d'octobre 1945 à octobre 1946) ou le RM/9^e dragons (de novembre 1945 au 15 janvier 1946). Certaines, enfin, furent constituées en Indochine au gré des besoins et des moyens comme le commando blindé du Cambodge (septembre 1945 - septembre 1946)⁴.

Le nombre des cavaliers ne cessa de croître tout au long du conflit.

2. J. Massu, *Sept ans avec Leclerc*, Paris, Plon, 1974 (324 p.), p. 223-225.

3. *Ibid.*, p. 336-337.

4. *Bulletin officiel du ministère de la Guerre*, n° 328/4, février 1957 (ci-après BO/MG).

Évolution des effectifs

Décembre 1946 : 2 250 hommes (autochtones compris).

Août 1947 : 6 386 hommes (autochtones et légionnaires compris).

Janvier 1948 : 5 170 hommes (légionnaires et autochtones non compris).

Mai 1948 : 5 337 hommes (légionnaires et autochtones non compris).

Décembre 1950 : 11 396 hommes (légionnaires et autochtones compris).

Décembre 1951 : 16 956 hommes (légionnaires et autochtones compris)⁵.

Au début de 1952, 21 escadrons opéraient au Nord-Vietnam, 6 au Centre et 16 au Sud sans compter 3 sous-groupements blindés, les pelotons fluviaux, des commandos supplétifs, le centre d'instruction de l'Arme et les divers états-majors⁶.

Dès 1946, la cavalerie souffrit d'un manque d'hommes. Les volontariats et les engagements ne suffisaient pas à combler les pertes, à satisfaire les relèves et les maintenances, et, bien entendu, à renforcer les unités. Mais, de plus, il fallait relever en bloc le GM/2^e DB astreint à seulement un an de séjour. Pour le premier trimestre 1947, il aurait fallu recevoir en Indochine 1 200 hommes⁷. Or on ne les avait pas. À la fin de 1946, on ne disposait en métropole que de 1 380 hommes, rien que pour les relèves⁸. L'état-major suggéra alors de prolonger le temps réglementaire des séjours, de favoriser toute demande de prolongation volontaire et d'avoir recours, en cas de crise, à des cavaliers nord-africains que, jusque-là, on s'était refusé à envoyer⁹. Ceux-ci arrivèrent d'abord sous forme d'escadrons autonomes de reconnaissance, regroupés en avril 1947 sous la dénomination de « régiment de marche de spahis d'Extrême-Orient ». 4 régiments de spahis (2^e, 5^e et 6^e RSM et 8^e RSA) participèrent à la campagne sous des formes diverses. Notons au passage que les spahis algériens du 8^e RSA débarquèrent d'abord comme infanterie sous le nom de « groupement d'escadrons de spahis algériens à pied » en avril 1949 et qu'ils ne furent motorisés qu'en 1952 après avoir été groupement de spahis algériens portés jusqu'en décembre 1951¹⁰. D'autres Maghrébins servaient dans des unités coloniales ou métropolitaines en substitution des Européens manquants. À la fin de 1947, malgré un sureffectif de 190 cavaliers, seuls 6 074 hommes étaient dans les unités combattants sur un effectif théorique de 7 300, mais il est vrai que 600 combattants étaient détachés ailleurs. Les légionnaires du 1^{er} REC (1 050 hommes formant 7 escadrons), désignés en octobre 1946 pour relever les effectifs de la tranche américaine assujettis à un an de séjour, arrivèrent à Tourane le 4 janvier 1947.

5. Service historique de la Défense-Terre (ci-après SHD-T), carton 10H502, Lettre n° 640/FTEO/I/O du 30 mai 1948 ; carton 10H506, Fiches d'effectifs ; carton 10H183, Lettre de l'EMDN du 22 août 1947 ; Évolution du problème indochinois, 1950-1953, Archives privées du général Salan.

6. Évolution du problème indochinois, 1950-1953, archives privées du général Salan.

7. SHD-T, carton 10H183, note n° 540/DN/S/COL du 23 octobre 1946.

8. *Ibid.*, Fiche pour le Haut Commissaire d'août 1946.

9. *Ibid.*, note n° 540/DN/S/COL du 23 octobre 1946.

10. *BO/MG, op. cit.*

Ils furent initialement employés sous forme d'un bataillon de marche d'infanterie pour dégager Hué et protéger Tourane. Le 1^{er} REC ne redevenant unité motorisée que progressivement à partir d'avril 1947¹¹.

De façon à faire face aux difficultés de recrutement, pour mieux s'adapter aux conditions du milieu naturel et humain mais aussi pour faire des économies et montrer qu'une part de la population suivait toujours la France, on procéda au jaunissement des troupes en y intégrant des autochtones réguliers. Le processus fut plus lent que prévu car on se méfiait des volontaires et parce qu'il y avait une nécessaire adaptation aux techniques de la cavalerie¹², comme le montrent les chiffres suivants :

Décembre 1946 : 72 hommes.

Avril 1947 : 119 hommes.

Août 1947 : 150 hommes.

Décembre 1949 : 2 379 hommes.

Décembre 1950 : 2 925 hommes.

Décembre 1951 : 7 391 hommes¹³.

Le bond de 1951 s'explique par les ordres du général de Lattre. Celui-ci, dans le but de préparer les futures armées des États associés et d'avoir rapidement des combattants, avait ordonné que tout escadron ait une sorte de jumeau autochtone. En mars 1951, on créa le BM/1^{er} RCC dans lequel opéra le fils du général de Lattre, le BM/RBCEO et le BM/RICM qui disparurent en septembre 1952 pour devenir respectivement 53^e, 56^e et 58^e BVN¹⁴.

Le jaunissement fut plus tardif au 1^{er} REC. Amorcé au Sud-Vietnam sous forme de commandos autochtones, il fut généralisé en 1951 car les effectifs venus d'Afrique du Nord ne suffisaient plus. Les Indochinois servaient avant tout dans les groupes de soutien mais, petit à petit, ils firent leurs preuves comme pilotes et comme tireurs. Ils excellaient dans les coups de main, dans les fouilles des villages, et servaient souvent d'interprètes¹⁵.

Le jaunissement était très variable d'une unité à l'autre. Au 1^{er} mars 1951, il manquait 20 % des autochtones autorisés au RBCEO mais le 1^{er} chasseurs était au complet. En 1953, on envisagea un taux réglementaire de 57 % de soldats indochinois dans les groupes de soutien ; dans la réalité, compte tenu des pertes, il était fréquent qu'il y ait 60 à 70 % d'autochtones dans les groupes de combat et parfois plus dans les commandos¹⁶.

En outre, des cavaliers servaient dans d'autres armes, en particulier l'infanterie, pour faire face aux déficits en effectifs constants et pour éviter

11. SHD-T, carton 10H183, lettre n° 60695/TC/BTO du 28 novembre 1946 du ministre des Armées au commandant supérieur des TFEQ, et H. Ivanoff, *op. cit.*, p. 21-22.

12. *Ibid.*, carton 10H995, note n° 2208/AB du 18 mai 1946, et fiches d'avril et d'août 1947.

13. Archives Salan, *op. cit.* ; SHAT, carton 10H183, fiches du 31 décembre 1946 et du 31 août 1948 ; SHD-T, carton 10H506, fiches d'effectifs.

14. *BO/MG, op. cit.*

15. Témoignages recueillis par l'auteur.

16. SHD-T, carton 10H2283, fiche du 1^{er} mars 1951.

que des fantassins ne reviennent, en deuxième, voire en troisième séjour, par « désignation au tour ». À la fin de 1949, 433 cadres étaient détachés dans d'autres armes. À partir de 1950, plusieurs centaines d'hommes participaient à la vie des formations des États associés.

À la pénurie en hommes répondait la pénurie en équipement. Des unités débarquèrent sans matériel comme le RM/9^e dragons en octobre 1945, le 1^{er} RCC en février 1946, le 1^{er} REC en janvier 1947 ou le 8^e spahis en avril 1949¹⁷. Le manque de moyens maritimes et le manque d'argent apportent les plus grandes explications. Les véhicules arrivaient au compte-gouttes, mais le pire était sans doute le manque de pièces de rechange et les petits stocks de munitions disponibles. À la fin de 1946, il n'y avait pas de maintenance possible pour les scout-cars en Indochine. Aussi, en tenant compte des opérations diverses, des indisponibilités, le nombre d'engins était souvent réduit. La percée sur Mytho, en 1945, ne fut l'œuvre en réalité que de 13 blindés¹⁸. Au début de 1948, sur les 712 unités en dotation théorique, 664 étaient sur le terrain mais seuls 520 fonctionnaient réellement¹⁹. D'ailleurs, une fiche destinée au chef d'état-major de la Défense nationale soulignait, en juin 1948, que « la situation des matériels de l'armée de terre en Indochine, déjà grave, risque de devenir rapidement catastrophique »²⁰. En outre, les spécialistes et les mécaniciens firent toujours défaut. À chaque livraison de France, il fallait réviser bon nombre de véhicules victimes de sabotages, ce qui grevait encore plus les effectifs et ralentissait d'autant l'arrivée des blindés dans les secteurs. Jusqu'à l'arrivée de l'aide américaine, on vécut sous le signe de la pénurie et de son corollaire, l'hétérogénéité, alors que théoriquement chaque peloton devait être homogène. En 1945, on récupéra des chars japonais, des chenillettes Renault, des automitrailleuses Panhard et des chars H39 d'avant guerre. Il en était de même pour les camions (des Renault, des Ford, des camions anglais, japonais), pour l'armement léger : armes anglaises (comme les PM Sten ou les fusils Enfield), américaines (comme les PM Thomson), françaises, allemandes. Le GM/2^e DB débarqua avec ses matériels anglais et américains qui avaient fait toutes les campagnes de la Libération²¹. À bout de souffle, les engins, utilisés sans répit jusqu'à la corde, tombaient souvent en panne. On para au plus pressé, dans un esprit bien français, celui de la débrouillardise. À Dong My (Centre-Vietnam), les légionnaires du 1^{er} REC bricolèrent des jonques blindées qui sillonnèrent les côtes²². D'autres formations, avec l'aide du service du Matériel, transformèrent des véhicules de transport en véhicules de com-

17. *Ibid.*, carton 10H183, télégramme, n° 1018/Z, décembre 1946 du Haut Commissaire à l'état-major général de la Défense nationale, et R. d'Alençon, « Le 1^{er} RCC en Indochine », *Revue historique des armées*, n° 4, 1984, p. 114 à 127.

18. Témoignages recueillis par l'auteur.

19. H. Tourret, *op. cit.*, p. 321.

20. SHD-T, carton 4Q114, fiche pour l'état-major de la Défense nationale du 21 juin 1948.

21. Témoignages recueillis par l'auteur.

22. H. Ivanoff, *op. cit.*, p. 24.

bat. Les scout-cars Humbert reçurent ainsi une tourelle avec une mitrailleuse, on transforma des camions en obusiers et, très souvent, on utilisa les half-tracks en blindés de choc²³. Il fallut véritablement attendre les années 1950 pour que les matériels arrivent en plus grand nombre et qu'on puisse commencer une homogénéisation. La mise sur pied de divisions blindées dans le cadre de la défense de l'Europe dégagait un certain nombre de matériels désuets pour un affrontement avec l'armée soviétique. Ils furent envoyés en Indochine. Seulement, c'étaient des engins usagés ou peu adaptés aux conditions de l'Extrême-Orient. Parallèlement, la menace d'une intervention chinoise après la reconnaissance de la RDVN par le bloc de l'Est et la victoire de l'APVN sur la RC 4 décidèrent les autorités françaises à doter les FTEO de chars moyens, capables d'enrayer une attaque de la Chine. Arrivèrent ainsi des Sherman avec des canons de 75 mm qui équipèrent le RBCEO, puis des tanks destroyers M 36 avec un canon de 90 mm²⁴. Ce fut l'aide américaine qui ouvrit une nouvelle page à l'ABC des FTEO. Les automitrailleuses Panhard et Coventry disparurent peu à peu pour laisser leur place aux automitrailleuses US M8 et les scout-cars anglais disparurent en 1953. Les livraisons américaines prirent de l'ampleur à partir de 1951 ; les plans FY 51, FY 52 et FY 53 apportèrent une amélioration notable avec, en particulier, 3 000 engins blindés et 500 engins fluviaux sans compter les pièces de rechange et des munitions mais dont une part ne concernait pas l'ABC. Elles permirent la rénovation et l'homogénéisation tant attendues par les cavaliers et suppléa les déficiences de l'ABC en Indochine sans résoudre tous les problèmes²⁵.

	1945	1947	1948	1950	1951	1954
Scout-cars	40	140	208	253	191	103
Automitrailleuses	19	376	224	225	224	227
Chars	47		21	26	104	204
Obusiers	9	64	32	73	82	73
Half-tracks et bren	28	183	179	207	422	468
Vedettes				36	42	80
Amphibies				136	169	230
Total	143	763	664	956	1234	1 385

D'après H. Tourret, *op. cit.*, p. 322 et 328.

Au total, il y eut un véritable renforcement de l'ABC des FTEO. Si l'on ne considère que les chars, on s'aperçoit que non seulement leur nombre augmenta, mais encore que leurs capacités se développèrent. Le nombre

23. Témoignages recueillis par l'auteur.

24. H. Tourret, *op. cit.*, p. 325.

25. Archives Salan, *op. cit.*

des chars légers Stuart M5 à canon de 37 mm diminua ; progressivement, ils laissèrent la place à des engins mieux armés : Sherman avec un canon de 75 mm ou de 105 mm, TD M36 ou M24 armés d'un canon de 75 mm. Les armes légères connurent aussi cette amélioration : les mitrailleuses de 30 et de 50, des carabines US M1 puis le PM MAT 49 devinrent des dotations standard. Pourtant, là aussi, elles ne donnèrent pas toujours satisfaction : le PM MAT 49 était jugé trop fragile en milieu aquatique²⁶.

Un emploi nouveau

En Indochine, le milieu bioclimatique était une gêne à l'emploi des blindés. Sauf en dehors des abords des grands centres, il y avait peu de chaussées carrossables. En outre, les ouvrages d'art étaient très souvent étroits comme les ponts Eiffel ou trop légers pour supporter le passage d'engins modernes. Par exemple, le pont Paul-Doumer n'acceptait que des passages sur plateau ferré, si bien que l'APVN pouvait, par déduction, comprendre si les FTEO préparaient une offensive²⁷. Marais, rizières inondées, forêt empêchaient les progressions rapides et excluaient tout esprit de manœuvre car les engins étaient tributaires des routes et des pistes, ce qui les obligeait à progresser en colonne. De plus, ces dernières étaient fragilisées par la circulation ou le poids des engins. Aussi vit-on souvent des véhicules basculer dans les rizières ou faire céder les accotements, car les chaussées ou les digues n'avaient qu'une faible largeur. En saison humide, c'était encore pire : les cours d'eau grossis par la mousson bloquaient les mouvements, d'autant que les ponts ne supportaient pas toujours la charge des blindés ou avaient été sabotés par le Viêt-minh. Les Sherman n'avaient pas de chenilles assez larges. Les engins s'embourbaient, glissaient dans les rizières. Naturellement, en saison sèche, ils retrouvaient leurs performances ; les rizières asséchées pour les moissons devenaient alors praticables. En forêt, sans vues lointaines, sans espaces de manœuvre, les engins restaient rivés à la piste, à la merci de l'ennemi. Dans de telles conditions, ils perdaient souvent un de leurs atouts majeurs, la rapidité d'intervention, et parfois ils étaient d'une aide illusoire lorsqu'ils immobilisaient de nombreux effectifs pour franchir les coupures ou pour être désembourbés. L'équipement progressif en M24 et en tanks destroyers aux chenilles plus larges permit un usage plus intensif des chars en toute saison²⁸.

On comprend ainsi pourquoi l'APVN préféra des attaques en périphérie du delta tonkinois, car, là, les FTEO ne pouvaient pas faire agir leur supériorité due aux blindés. Cloués aux axes, ces derniers subirent les assauts des soldats viêt-minh mais ceux-ci, ne disposant pas d'armes

26. M. Bodin, « L'armement du Corps expéditionnaire en Indochine », *La IV^e République face aux problèmes d'armement*, op. cit., p. 291-307.

27. H. Tourret, op. cit., p. 328.

28. Témoignages recueillis par l'auteur.

antichars efficaces, sauf certains SKZ (sorte de bazookas de 60 mm), cherchèrent à entraver leurs déplacements par des coupures de routes en touche de piano, tranchées en quinconce, parfois inondées, et qui découpèrent la chaussée sur parfois des centaines de mètres, par des abattis et par des destructions de ponts avec emport des matériaux... Une fois paralysés, les blindés pouvaient être pris d'assaut. En plus d'une occasion, les assaillants tentèrent de forcer leurs capots et leurs embrasures, s'acharnèrent à la grenade, au cocktail Molotov comme à Mao Khé, en 1951, ou comme lors du démontage de l'opération *Lorraine* au Tonkin en 1952²⁹. À Tu Vu (combat de la Rivière noire de février 1952), des *bodoi* bloquèrent même, avec des madriers, les chenilles des chars Stuart M5 du 3^e escadron du 1^{er} RCC qui défendait le poste avant de les englober sous une masse de combattants qui voulaient atteindre les équipages. Les cavaliers furent souvent amenés à dégager leurs camarades en exécutant des tirs directs de mitrailleuse sur les engins amis, afin de les « nettoyer » des grappes d'attaquants qui montaient sur les chars ou les automitrailleuses. L'APVN utilisa en outre, avec une grande efficacité, les mines de toute nature ; durant les trois dernières années de guerre, une statistique, partielle mais très parlante, montre que, sur 395 blindés endommagés ou perdus, 331 (soit 84 %) le furent par des dispositifs piégés tandis que 33 avaient subi un assaut (soit presque 10 %). En 1953 et 1954, le RBCEO ne déplora que 6 chars touchés par des SKZ ou assaillis sur 58 engins atteints par l'ennemi³⁰.

Le premier emploi de la cavalerie fut des raids en Cochinchine pour dégager les axes à partir de Saïgon, rétablir la circulation, reprendre contact avec les populations, impressionner les autochtones et le Viêt-minh en montrant la puissance de l'armée française. Ces grandes chevauchées ne rencontrèrent guère de difficultés militaires mais elles démontrèrent combien des unités rivées aux routes, aux pistes ou aux grandes digues ne donnaient que des résultats décevants car elles épuisaient les hommes et le matériel sans écraser l'ennemi qui se dérobaient devant elle. Les forces et les faiblesses de l'ABC en Indochine furent ainsi mises au jour. Progressivement avec l'extension des territoires à contrôler et le développement de la guérilla viêt-minh, les conditions d'emploi de la cavalerie évoluèrent. C'en fut terminé de l'emploi de l'ABC, tel qu'on l'avait connu en Europe. Les grandes unités devinrent des unités de rattachement administratif et leurs moyens furent dispersés sur tout le territoire par peloton ou par escadron au sein des groupes mobiles, pour répondre aux exigences de la guérilla puis à celles de la guerre de mouvement. Les unités éclatèrent en petits groupes et s'implantèrent ; on vit opérer des patrouilles et parfois même des blindés isolés. Les pelotons devinrent des soutiens de

29. B. Fall, *Indochine, 1945-1962*, Paris, J'ai lu, 1970 (441 p.), p. 51 et 104-109.

30. A. Bizard, « L'adaptation de l'Arme blindée à la guerre d'Indochine », *L'armée française et la guerre d'Indochine*, Bruxelles, Complexe, 2000 (364 p.), p. 356, et surtout *Avenir et traditions*, spécial 1998, *op. cit.*, p. 311.

l'infanterie de secteur ou de sous-secteur³¹. Ainsi, en 1948, deux pelotons du 1^{er} REC opéraient sous le commandement du chef de bataillon du II/2^e REI dans la région de Phan Rang (Centre-Vietnam)³².

Les pelotons implantés apportaient leur rapidité d'intervention, leur mobilité et leur puissance de feu. Leurs missions relevaient de 6 grands types :

— *La sûreté des itinéraires*. La tactique de guérilla incessante instaurée par le Viêt-minh contraignit les TFEO à exercer une surveillance constante des axes de communication et à prendre certaines précautions. Chaque matin, les pelotons participaient aux ouvertures de route. Si les postes, qui jalonnaient la route, étaient séparés par une faible distance, les blindés restaient le plus souvent dans les postes prêts à intervenir, mais si les points d'appui étaient éloignés, ils formaient une patrouille avec des fantassins, explorant le terrain, protégeant les équipes qui démolissaient les barrages, déminaient, bouchaient les tranchées, rebâtissaient les ponts ou déclenchant des tirs *a priori* sur des points suspects. Une fois la route dite ouverte, les blindés sillonnaient les axes en mission d'observation ou de reconnaissance.

— *La protection des convois*. Les TFEO furent amenées, dans certains secteurs, à faire accompagner tout convoi par une escorte dans laquelle les cavaliers prenaient une part essentielle. Généralement, un véhicule ouvrait la marche et deux autres roulaient en queue de convoi pour assurer la protection immédiate ou intervenir en cas de panne. Il était fréquent surtout au Tonkin que des éléments portés soient au cœur des rames. Dans certains cas, on montait des convois opérationnels formés de plusieurs rames. Les blindés agissaient alors en symbiose avec les unités de secteur et parfois avec l'aviation.

— *L'intervention* pour dégager un poste ou un convoi assailli. Ils appuyaient alors les « amis » en difficulté par leurs feux et procédaient à la couverture des éléments portés mis à terre.

— La participation aux *opérations de nettoyage*. Ils assuraient d'abord la sécurité de la mise en place puis participaient aux combats de façons diverses. Ils bouclaient les zones d'action et servaient d'éléments de reconnaissance en détectant les mines, en réparant sommairement les ponts, en prenant contact avec l'ennemi. Puis ils servaient d'appui mobile avec notamment les obusiers, constituaient des défenses mobiles des points sensibles et prenaient en chasse les groupes de l'APVN qui manœuvraient ou se repliaient.

— La *poursuite* des éléments de l'APVN en déplacement ou mis en déroute.

— Des *actions autonomes*. Il s'agissait de reconnaissances profondes ou de raids visant à désorganiser l'adversaire. On jouait alors sur la surprise, la rapidité et la puissance de feu³³.

31. Témoignages recueillis par l'auteur.

32. H. Ivanoff, *op. cit.*, p. 45.

33. *Manuel à l'usage des combattants d'Indochine*, t. I : Saïgon, 1949 (350 p.), p. 207-215.

À titre d'exemple, le 4^e escadron du 1^{er} REC, stationné au Centre-Vietnam, effectua, durant le deuxième trimestre 1951 : 310 ouvertures de route, 122 escortes, 8 opérations et 10 interventions, et fut confronté à 11 embuscades³⁴.

Les pelotons des groupes mobiles intervenaient en escadron pour former, avec trois bataillons d'infanterie, un groupe d'artillerie, une compagnie du Train et des éléments de service, un groupe de combat homogène pouvant agir d'une façon autonome. En octobre 1952, le I/1^{er} RCC constituait l'appoint de cavalerie du GM 1³⁵. En 1953, le III/5^e RC entrain dans la composition du GM 100³⁶. Non implantés, ils constituaient des groupes de réserve générale chargés de faire face à la guerre de mouvement des unités régulières de l'APVN. Ils apportaient la puissance de feu pour les assauts directs sur les zones de combat en appui de l'infanterie mais parfois aussi sous forme de raids contre des formations infiltrées de l'APVN. Les Sherman à canon de 105 mm servaient de canons d'assaut et renforçaient les groupes mobiles ou l'artillerie. Les escadrons étaient aussi affectés à des missions de bouclage proche ou lointain, à la défense des points sensibles, aux reconnaissances et à la protection des axes.

Les missions des groupements amphibies avaient un aspect plus nettement offensif : accompagnement et appui de l'infanterie (opération *Normandie* du 19 au 24 juin 1950), exploitation et poursuite, bouclages opérations (*Caiman* et *Sauterelle* en septembre 1952), raids en profondeur et interventions à la demande.

Pour mieux s'opposer aux infiltrations ennemies et pour mieux quadriller l'espace, des cavaliers eurent l'idée d'équiper des jonques qui patrouillèrent sur les cours d'eau ou le long des côtes. Ce furent d'abord des initiatives locales qui armèrent des embarcations indigènes, parfois renforcées de plaques de tôle. Petit à petit, on dota les grandes unités – le 4^e RDP, le RICM, le 1^{er} REC et le 1^{er} RCC – de vedettes blindées³⁷. Dans un premier temps, la Marine prêta son concours et, en 1949, apparurent les vedettes FOM de 8 m, protégées contre les balles de fusil. Avec deux ou trois armes automatiques, elles rendirent de nombreux services mais, devant les progrès de l'adversaire, elles devinrent souvent insuffisantes. Aussi apparurent des embarcations de 11 m de fabrication française, plus rapides, mieux équipées et pouvant transporter un petit groupe d'intervention. Une centaine de vedettes prirent part au conflit³⁸. En août 1950, au Nord-Vietnam, on forma même un escadron de vedettes qui opérèrent sur tous les axes fluviaux du Tonkin pour patrouiller, apporter des appuis feu, protéger des

34. H. Ivanoff, *op. cit.*, p. 57.

35. SHD-T, carton 10H2435, fiche du 14 octobre 1952.

36. J.-P. Bernier, *GM 100. Combats d'Indochine après Diên Biên Phủ*, Paris, Presses de la Cité, 1972 (285 p.), p. 275.

37. A. Bizard, *op. cit.*, p. 356.

38. H. Tourret, *op. cit.*, p. 324-325.

convois fluviaux et parfois débarquer des commandos (1^{er} escadron fluvial des FTVN)³⁹.

La spécificité de l'espace cochinchinois empêchait souvent l'infanterie de poursuivre l'ennemi ou d'intervenir rapidement à la demande. Une des réponses des FTEO fut l'emploi de deux engins détournés de leur usage initial. Dans sa quête de matériel, une commission avait déniché dans les surplus américains de Manille des sortes de Jeep chenillées, prévues pour des expéditions nordiques, les cargo-carriers M29C, communément appelés « crabes ». Utilisés comme engins de liaison et comme transports de troupe, ils ne donnèrent pas entière satisfaction jusqu'au moment où l'on imagina de les employer comme engins d'assaut contre les groupes et les sanctuaires viêt-minh de la Plaine des Joncs. Secteur quasi inviolé par les FTEO, cette région faisait alterner les marais, de petites hauteurs et d'innombrables cours d'eau et canaux. Dès février 1948, les légionnaires du 1^{er} REC expérimentèrent ces véhicules avec des succès très mitigés. Mais, graduellement, on ébaucha une doctrine d'emploi qui évolua au gré des expériences. Opérant groupés, ces engins armés (un FM ou une mitrailleuse, un mortier parfois canon de 57 SR) permirent des progressions rapides dans les zones marécageuses, effectuant le bouclage des zones d'action, le ratissage, la poursuite, l'appui-feu, mais aussi des raids en profondeur⁴⁰. Un des succès des plus flagrants fut l'opération *Véga* qui, en 1948, déstructura, un temps seulement, l'implantation viêtminh dans la Plaine des Joncs. Les Crabes débordèrent les éléments adverses et concoururent à leur fuite. En dépit du bilan favorable (156 Viêt-minh tués, 73 prisonniers et la destruction de nombreux dépôts), l'opération, qui avait montré les capacités des « crabes », ne fut pas un franc succès, car les groupes ennemis avaient disparu sans être anéantis. En revanche, les « crabes » firent la démonstration de leurs capacités (puissance de feu et mobilité) lors de l'opération *Jonquille* menée en plein cœur de la Plaine des Joncs⁴¹. Les réponses du Viêt-minh (fuite, organisations, meilleur armement...) et les insuffisances des « crabes » (manque de protection des hommes à bord, faiblesse dans l'eau, insuffisance de la ligne de flottaison...) obligèrent les autorités à envisager d'autres tactiques et d'autres matériels. Les commissions d'armement, qui avaient trouvé des engins américains utilisés dans des centres de formation en Algérie, suggérèrent l'emploi des LVT 4. Appelés « alligators », ils arrivèrent en novembre 1950. Conçus pour les débarquements américains dans les îles du Pacifique, ces engins se mouvaient facilement dans l'eau et pouvaient, outre leur armement variable selon les matériels, emmener une vingtaine d'hommes. Mal adaptés aux terrains gras, ils apportaient néanmoins le soutien lourd que les FTEO réclamaient⁴². Aussi, d'expérience en expérience, on en vint à l'idée

39. BO/MG, *op. cit.*

40. H. Tourret, *op. cit.*, p. 324-325.

41. Y. Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon, 1979 (591 p.), p. 224 et 258-259.

42. H. Tourret, *op. cit.*, p. 326.

de groupements mixtes mêlant des « crabes », des « alligators » et de l'infanterie, et apparurent ainsi les structures adaptées : les sous-groupements, les groupements amphibies des 1^{er} REC et 1^{er} RCC, en Cochinchine, puis, plus tard, au Centre-Vietnam et au Tonkin.

L'emploi traditionnel de l'ABC ne mourut pas en Indochine. En 1951, devant la menace d'un déferlement des troupes de l'APVN après la défaite des frontières et devant la possibilité d'entrée en action de la Chine, deux sous-groupements blindés formés à partir du 1^{er} RCC et du 8^e RSM virent le jour pour parer à toute éventualité. Un troisième sous-groupement naquit au Tonkin en 1953⁴³. De même, 10 chars M24 furent aérotransportés à Diên Biên Phû dès les premiers jours de la réoccupation de la cuvette ; ils prirent une part importante dans la résistance de la garnison, appuyant de leur feu les défenseurs, en particulier au cours de leurs contre-attaques.

Dès le début des hostilités, la cavalerie participa à des formations mixtes dans l'articulation tactique, de façon à faire face à toutes les situations. Si on connaît bien les groupes mobiles, on ignore souvent qu'en octobre 1945 furent organisés 3 sous-groupements mixtes au sein du GM/2^e DB. Chacun se composait d'une compagnie du RMT, d'un peloton (parfois deux) de chars et d'un peloton de reconnaissance avec des auto-mitrailleuses, appuyés par une section du génie et du matériel⁴⁴. Le RICM (théoriquement, unité d'infanterie) devint une composante blindée et entra dans la composition de certains GM en 1952. En mars 1952, ses 3^e et 7^e escadrons appartenaient pour emploi au GM 1 et au GM 7. Il servit de base à la composition d'un sous-groupement blindé et un de ses pelotons renforça le 1^{er} chasseurs à Diên Biên Phû⁴⁵.

Une autre preuve des capacités d'innovation des FTEO réside dans l'emploi surprenant de la cavalerie montée tout au début de la guerre. Certes, il y avait eu des expériences en 1939 au Cambodge sur les frontières avec la Thaïlande mais l'occupation japonaise y avait mis fin. Trois facteurs contribuèrent à la création de ces pelotons. D'abord le manque d'effectifs et de moyens empêchait un vrai quadrillage de régions pouvant servir de refuge ou de base pour les Khmers Issaraks et le Viêt-minh. Ensuite, au Cambodge et au Laos, de vastes étendues dépourvues de routes étaient difficiles d'accès pour des blindés. Enfin, dans des zones où l'adversaire cherchait avant tout à fuir sans rechercher le combat, le cheval apportait une certaine mobilité pour les raids, les poursuites ou les interventions. On estime qu'une unité montée était trois fois plus rapide que des fantassins. Aussi, dès le début de 1946, après les succès des premières expériences d'initiative personnelle, trois pelotons rattachés aux trois bataillons du RMC virent le jour. Les hommes se recrutaient parmi des cavaliers mis à disposition par les FTEO et parmi les populations locales.

43. A. Bizard, *op. cit.*, p. 359.

44. Témoignage recueilli par l'auteur.

45. SHD-T, carton 10H2435, fiche n° 64751/I du 14 mars 1952, et R. d'Alençon, *op. cit.*

Tous montaient pour l'essentiel de petits chevaux autochtones, comme le Barbe annamite, mais aussi des montures achetées à l'armée britannique des Indes (des Anglo-Australiens), importées d'Australie ou récupérées sur l'armée japonaise. On tenta un moment d'organiser des groupes de partisans montés au Laos ainsi que des unités mixtes en Cochinchine. En 1949, on prépara un plan pour trois escadrons à cheval. Cependant, faute de moyens équités, on n'en forma qu'un (l'EM3) à Sisophon⁴⁶. En cas de rencontre avec l'ennemi, les cavaliers mettaient pied à terre et combattaient en fantassins. Face à des adversaires peu pugnaces, ces éléments servaient avant tout de force de police et de surveillance. Face aux réguliers de l'APVN, ils n'auraient pas tenu bien longtemps, malgré leur courage.

Dès 1946, devant les conditions de la guerre, le directeur de l'ABC en Indochine lança l'idée d'un centre d'instruction pour les cavaliers des FTEO. En mars 1946, naquit le centre d'instruction de l'arme blindée en Extrême-Orient (CIABEO) à Dalat. Logé d'abord dans un cantonnement vétuste construit par les Japonais, le CIABEO sortit vraiment de terre en juillet 1946 au camp Saint-Phalle. Il reçut diverses missions : perfectionner l'instruction des cavaliers arrivant de France ou d'Afrique, offrir des stages de spécialisation comme les stages d'utilisation des lanceflammas, préparer les examens pour la montée en grade, instruire les recrues autochtones (on construisit d'ailleurs un village pour leurs épouses) et, enfin, préparer les hommes des armées nationales, notamment ceux de l'armée vietnamienne. Des salles spécifiques offraient la possibilité d'un entraînement complet ; une salle de tirs fictifs pour habituer les stagiaires à toutes les situations et à toutes les armes des FTEO mais aussi à celles du Viêt-minh, des salles de démonstration des matériels, des salles de travaux pratiques (mécanique, transmissions, électricité, soutien des blindés). Véritable casernement complet, le CIABEO abritait un cinéma, un gymnase, un foyer et parfois un BMC. La durée des stages variait selon les spécialités et la nature des troupes. Les activités étaient souvent réduites par manque de moyens (essence, munitions, véhicules et cadres expérimentés) ou par les événements. Ainsi, l'attaque viêt-minh du 19 décembre 1946 interrompit ses missions jusqu'en mai 1947. En 1953, le CIABEO fut transféré au Cap-Saint-Jacques⁴⁷.

Les cavaliers

Il n'est pas possible de parler de la cavalerie en Indochine sans évoquer les cavaliers. L'étude des hommes a été menée ailleurs⁴⁸. Nous nous contenterons donc de grands traits, simplifiant leur sociologie et esquissant

46. J. Graffeuil, « Pelotons montés en Indochine », *Le cheval en France et dans le monde*, n° 18, novembre 1953, p. 24-25, et « Les unités montées au Cambodge et l'escadron monté, n° 3, 1946-1950 », *Avenir et tradition*, op. cit., p. 111-113.

47. *Caravelles*, n° 115, 29 février 1948.

48. M. Bodin, *Les combattants français face à la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 1998 (270 p.), p. 171-208.

leur portrait. Majoritairement célibataires, ils virent leur âge moyen augmenter tout au long du conflit en partie à cause des engagements et des doubles et triples séjours. En revanche, leur niveau socioculturel fléchit régulièrement. En 1945, les volontaires dominaient très largement. Ce n'était plus le cas en 1954. Les métropolitains provenaient surtout des départements de l'Ouest, la France rurale de l'époque ; les légionnaires étaient avant tout des germaniques et les Maghrébins massivement des ruraux⁴⁹.

Les dispositions mentales des cavaliers, qu'ils aient été métropolitains, légionnaires, Nord-Africains ou autochtones, ne diffèrent guère de celles de l'ensemble des soldats des FTEO. Leurs difficultés jouant sur l'état d'esprit furent identiques : pénurie dans tous les domaines jusqu'en 1951, vie quotidienne médiocre, manque d'effectifs et de cadres, déficiences techniques, coupure de plus en plus prononcée avec la métropole... Seules quelques nuances, liées directement à l'arme, s'observent. Le moral, c'est-à-dire leur volonté de combattre, ne fut jamais mauvais, même aux moments les plus difficiles comme les revers de la RC4 ou de Diên Biên Phû ; tout au plus connut-il des fléchissements passagers que leurs activités redressaient rapidement. Cependant, on vit des hommes perdre une part de leur allant par déception d'être utilisés comme des fantassins. Les cavaliers du 1^{er} RCC, à peine débarqués en février 1946, reçurent la mission de pacifier le sous-secteur de Tay Ninh et ne retrouvèrent leur tonus élevé qu'en mars, lorsque le régiment reçut l'assurance de retrouver des engins blindés (automitrailleuses Coventry et scout-cars Humbert)⁵⁰. Dans le fond, le moral dépendait avant tout des événements locaux bien plus que du déroulement de la guerre.

La classification traditionnelle des combattants selon leur type d'emploi se retrouve dans l'appréciation générale de leur tonus.

Au bout de quelques mois, les troupes de secteur se fatiguaient. Aux prises avec une vie routinière et fastidieuse (patrouilles, ouvertures de route, escortes), des missions sans gloire (débroussaillage, construction de postes, protection des équipes du génie) et sans grands combats, les hommes avaient l'impression de n'être que des appoints pour l'infanterie et de perdre leurs spécificités de cavaliers⁵¹. Tous se plaignaient de leurs activités, même s'ils les effectuaient avec dévouement, du manque de décorations et de la routine anesthésiante. En 1951, un escadron du 5^e RC manifesta sa déception devant son rôle de convoyeur⁵². Beaucoup demandaient à servir au Tonkin où les rencontres avec l'adversaire étaient assurées et certains arrivaient à souhaiter de gros coups pour montrer leur valeur. Certains rêvaient de grandes chevauchées blindées, d'actions en escadron groupé, de combats intensifs pour conserver leur valeur comba-

49. M. Bodin, *Soldats d'Indochine, 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 1997 (239 p.).

50. SHD-T, carton 10H384, Rapport sur le moral (ci-après R/M) du 1^{er} RCC de 1946, et R. d'Alençon, *op. cit.*

51. *Ibid.*, R/M du 5^e RC, novembre 1951 - juin 1952.

52. *Ibid.*, R/M du 5^e RC, 2^e trimestre 1951.

tive et retrouver leur cohésion de corps⁵³. Les emplois statiques décevaient les cadres qui avaient une autre conception de la guerre et souhaitaient de vraies missions de cavalerie pour lesquelles ils avaient été formés⁵⁴.

À l'inverse, dans les unités d'intervention, la vie était faite d'actions brutales, plus dangereuses, avec son corollaire, les secousses nerveuses violentes. Ce qui épuisait, c'étaient les opérations sans répit faute d'effectifs. On vit des GM n'avoir en réalité qu'une dizaine de jours de repos en un an. À une usure lente et insidieuse des uns, correspondaient des ébranlements rapides pour les autres, mais, généralement, l'intensification des combats était pour beaucoup un dérivatif qui faisait oublier les désagrément de la vie en Indochine et l'attitude hostile ou indifférente des Français⁵⁵.

Tous redoutaient leur retour en métropole et beaucoup pensaient qu'ils avaient perdu leurs connaissances pour un emploi dans le cadre des régiments blindés, formés pour le théâtre européen et un choc contre l'Armée rouge.

Les uns et les autres déploraient l'insuffisance des effectifs qui les usait encore plus, le manque de matériel, et certains se demandaient comment on pouvait faire la guerre et répondre aux missions imparties avec des engins aussi fatigués, des dotations en pièces de rechange si faibles et des stocks de carburants ou de munitions comptés⁵⁶. En maintes occasions, des pelotons firent savoir qu'ils souffraient de ne pas accomplir convenablement leurs missions du fait de matériels défectueux et qu'ils réalisaient de « véritables acrobaties » pour faire rouler leurs véhicules⁵⁷. De plus, l'instruction ne pouvait être faite faute de moyens. En 1948, par exemple, on arrêta plusieurs mois les stages d'entraînement sur automitrailleuses car elles étaient en priorité affectées aux unités combattantes⁵⁸. Si l'on ajoute à cette pénurie l'impossibilité de distraire un homme des formations au contact, faute d'effectifs, et la dispersion des hommes dans les postes, beaucoup en arrivaient à penser qu'ils perdaient leurs connaissances de cavaliers et que, de ce fait, ils ne pourraient pas monter en grade. D'autres déploraient de ne pas avoir reçu de formation complémentaire ou d'instruction sérieuse sur les nouveaux véhicules. L'entretien des matériels vétustes demandait beaucoup d'énergie et parfois de l'imagination, ce qui produisait une espèce d'agacement qui ne portait pas sur le moral mais sur l'état d'esprit. Un rapport conclut avec une ironie masquant à peine la colère : « Une voiture qui roule rend un homme heureux. »⁵⁹ Aussi l'arrivée de matériels neufs redonnait-elle un regain de courage. En 1952, l'arrivée des chars Chaffee fit évoluer positivement le moral et l'état

53. *Ibid.*, R/M du 5^e RC, novembre 1951 - juin 1952.

54. *Ibid.*, R/M du 1^{er} RCC, 2^e trimestre 1950.

55. Témoignages recueillis par l'auteur.

56. SHD-T, carton 10H384, R/M du 1^{er} RCC, 2^e trimestre 1948.

57. *Ibid.*, R/M du 5^e RC, juin-juillet-août 1948 et mars-avril-mai 1949.

58. *Ibid.*, R/M du 1^{er} RCC du 4^e trimestre 1949.

59. *Ibid.*, R/M du 5^e RC, novembre 1951 - octobre 1952.

d'esprit des cavaliers du 1^{er} RCC, d'autant qu'on annonçait aussi des dotations en « alligators⁶⁰ ».

Confrontée à une guerre d'un genre nouveau sur un théâtre d'opérations exigeant, la cavalerie rencontra des difficultés de toute nature et dut donc s'adapter rapidement. Elle fit face avec des moyens trop souvent limités, parfois complètement inadaptés, voire périmés, à la guérilla et à la guerre de mouvement au prix de la perte de sa spécificité. L'exemple du 4^e dragons, affecté un temps à des escortes de convois ferrés et fluviaux, en est une parfaite illustration. Elle développa des techniques particulières au gré des expériences, des improvisations et du bricolage comme la fixation de brise-lames ou de gouvernails sur certains « crabes » par les légionnaires du 1^{er} REC⁶¹. Cependant, les moyens furent toujours insuffisants pour un emploi massif, ce qui, en maintes occasions, aurait permis de retourner des situations délicates. Du reste, certains pensent qu'un nombre de chars plus grand aurait pu avoir des effets positifs sur le déroulement de la bataille de Diên Biên Phủ⁶². Enfin, on ne profita pas des combats d'Indochine pour expérimenter sur le terrain des engins nouvellement conçus comme les EBR ou les AMX, de sorte que les combats furent menés avec des matériels presque exclusivement britanniques ou américains. Cependant, il semble bien qu'on ait pensé en 1954 à envoyer au 1^{er} REC des AMX 13 dans l'éventualité d'une reprise des hostilités⁶³. Tira-t-on des conclusions à l'issue du conflit ? Rien n'est moins certain. Cependant, en 1955, le Commandement demanda à tous les officiers ayant fait un séjour en Extrême-Orient de rédiger un rapport sur sa campagne. L'ensemble de ces pièces servit à la rédaction de plusieurs opuscules dont le troisième, en particulier, traite de la cavalerie et de ses combats. Mais quelle fut son utilité pour l'Algérie⁶⁴ ?

Michel BODIN,
Docteur d'État.

GLOSSAIRE

1 ^{er} RCC	1 ^{er} régiment de chasseurs à cheval
501 ^e RCC	501 ^e régiment de chars de combat
APVN	Armée populaire du Vietnam
BMC	Bordel militaire de campagne
BVN	Bataillon vietnamien

60. *Ibid.*, R/M du 1^{er} RCC, juin-juillet-août 1948 et 1^{er} semestre 1951.

61. Témoignages recueillis par l'auteur.

62. A. Bizard, *op. cit.*, p. 320. Sur les chars à Diên Biên Phủ, voir A. Mengelle, *Des chars et des hommes*, Panazol, Lavauzelle, 1996 (400 p.)

63. *Avenir et traditions*, *op. cit.*, p. 25.

64. SHD-T, cartons 10H978, 980 et 981 : Rapports d'officiers, 1955 ; 10H984, 985 et 986, Enseignements de la guerre d'Indochine ; 10H987, note du commandant en chef en Indochine du 31 mai 1955.

CEFEO	Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient
CM	Compagnie de marche
DB	Division blindée
EBR	Engin blindé de reconnaissance
FTEO	Forces terrestres d'Extrême-Orient
FTVN	Forces terrestres du Vietnam du Nord
GM	Groupement de marche ou groupe mobile
RBCEO	Régiment blindé colonial d'Extrême-Orient
RC	Régiment de cuirassiers
RDVN	République démocratique du Vietnam
RDP	Régiment de dragons portés
REC	Régiment étranger de cavalerie
RICM	Régiment d'infanterie coloniale du Maroc
RM	Régiment de marche
RMC	Régiment mixte du Cambodge
RMSM	Régiment de marche de spahis marocains
RMT	Régiment de marche du Tchad
RSA	Régiment de spahis algériens
RSM	Régiment de spahis marocains
TFFEO	Troupes françaises d'Extrême-Orient